

RTP 15m  
pas à sr

RECHERCHES  
DE  
L'EMPLACEMENT DE GHANA  
(FOUILLES À KOUMBI ET À SETTAH)  
ET SUR LE SITE DE TEKROUR



PAR  
M. BONNEL DE MÉZIÈRES

EXTRAIT  
DES MEMOIRES PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS  
À L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES  
TOME XIII, 1<sup>re</sup> PARTIE



PARIS  
IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCXX



RTP

RTp 15m



**RECHERCHES**  
DE  
**L'EMPLACEMENT DE GHANA**  
(FOUILLES À KOUMBI ET À SETTAH)  
**ET SUR LE SITE DE TEKROUR**

PARIS

C. KLINCKSIECK, LIBRAIRE

RUE DE LILLE, 11

RT p 15 m



**RECHERCHES**  
DE  
**L'EMPLACEMENT DE GHANA**  
(FOUILLES À KOUMBI ET À SETTAH)  
**ET SUR LE SITE DE TEKROUR**

PAR  
**M. BONNEL DE MÉZIÈRES**

EXTRAIT  
DES MÉMOIRES PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS  
À L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES  
TOME XIII, 1<sup>re</sup> PARTIE



**PARIS**  
**IMPRIMERIE NATIONALE**

MDCCCXVIII

# RECHERCHE

DE

## L'EMPLACEMENT DE GHANA

(FOUILLES À KOUMBI ET À SETTAH).

---

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a bien voulu en 1914 s'intéresser à mes recherches concernant l'emplacement de l'ancienne capitale d'un puissant État soudanais du nom de Ghana qui, du VII<sup>e</sup> siècle environ jusqu'au début du XI<sup>e</sup>, eut une situation prépondérante dans cette partie de l'Afrique, fut visité par quelques voyageurs célèbres et dont la description nous est parvenue dans les ouvrages de Massoudi, Ibn Haoukal, Bekri, Edrissi, Yakout, Ibn Saïd, Aboulféda, Ibn Khaldoun, etc. . . .

L'étude de ces ouvrages permit à M. Maurice Delafosse de localiser dans les régions s'étendant de Oualata et de Néma vers le Ouagadou et le Bakhounou au Sud l'emplacement probable de l'ancienne capitale de cet État.

D'ailleurs, les traditions conservées, soit chez les savants arabes des confins sahariens du Soudan, soit par les griots du Niger ou du Sénégal, plaçaient dans cette même région les unes Ghana, les autres une ville autrefois riche et puissante, Koumbi, laquelle avait commandé jusqu'à ces fleuves et même bien au delà.

Depuis novembre 1912, j'ai voyagé cinq à six mois chaque année dans les cercles de Goumbou, Nioro ou Oualata de la Colonie du Haut-Sénégal et Niger. Ces cercles englobent aujourd'hui la région de Oualata, le Hodh, le Ouagadou et le Bakhounou, et avaient autrefois une population qui semble avoir été considérable.

Des localités s'étendaient fort loin au nord et au sud-ouest de Oualata, telle Chariguedé, dont l'emplacement encore visible aujourd'hui à 100 kilomètres au nord de Oualata en est une preuve, ainsi que ceux des villes de Tisourk, d'Oujaf et Akrijitt. Plus au Sud, les ruines d'agglomérations dont les maisons étaient construites en pierre se trouvent à côté de Néma, à Mabrouk, à Saylé, à Settah, à Ksaïb, à Sibéri, à Farak el Kountam et à Koumbi.

Là où il n'y avait pas de pierre, des briques cuites au feu servaient à construire les habitations comme à Dendaré, à Souïh ou ailleurs. L'usage du ciment était connu et les règles de la construction observées. Quant aux simples villages, ils nous sont révélés par des emplacements encore aujourd'hui privés de végétation et couverts de débris de poteries et d'amoncellements de cendres.

Des terres alluvionnaires riches couvrent en très grande partie la région allant de Néma et du Hodh vers le Bakhounou et le Taga et, à l'époque des pluies, elles sont encore cultivées sans aucun effort par certains nomades Messouna, Ahel Taleb Mokhtar, Ahel Sidi Mahmoud, Oulad M'Bark, etc. . . .

Les historiens anciens, les Tarikhs locaux, les traditions nous disent les relations constantes qu'avaient les régions du Nord de l'Afrique avec le Soudan Nigérien, mais il semble certain que la zone désertique s'étendait jadis infiniment moins loin. La tradition et certains Tarikhs rapportent aussi qu'autre-

fois on se rendait par eau de Raz-el-Ma (Faguibine) à Tiguigui, situé à 50 kilomètres au sud-ouest de Oualata; aujourd'hui il est encore possible de se rendre compte que, de ce point de Tiguigui, situé non loin de massifs rocheux importants, l'eau se dirigeait vers Bassikounou par divers oueds et mares, mais ceux-ci ne se remplissent plus maintenant qu'au moment de l'hivernage. Puis de Bassikounou, grâce aux indications très précises des indigènes du Faguibine, il est également possible de relever le thalweg de l'ancienne rivière à travers une succession de lieux connus aboutissant à l'ancien grand lac.

Quant aux populations qui autrefois peuplaient ces régions il semble certain qu'elles appartenaient en majeure partie aux races Sémitique, Berbère, Peule et Soninké.

Indépendamment des ouvrages anciens, des Tarikhs locaux ont été trouvés; ils complètent les récits des historiens et des voyageurs arabes et nous donnent sur ces régions mille détails aussi inattendus qu'intéressants.

De l'ensemble des lieux visités, dont quelques-uns sont cités plus haut et dans lesquels des fouilles furent entreprises, comme à Boutiat, Néma, Mabrouk, Saylé, Dendareh, El Ghaba, Souïh Ouarguetta, Farak el Kountam, Ksaïb, deux points retinrent particulièrement mon attention et furent l'objet de mes recherches actives : *Koumbi-Ghannata* et *Settah*.

Grâce aux études de M. Maurice Delafosse, j'avais, pour diriger mes recherches, non seulement des noms des lieux, des itinéraires, mais même encore la description de la ville et du pays de Ghana. Ibn Haoukal au x<sup>e</sup> siècle avait en effet visité cette capitale. Bekri, au xi<sup>e</sup>, d'après des informations de divers voyageurs, en avait laissé un tableau fort intéressant.

Il s'agissait de retrouver, en un lieu à égale distance des points donnés par les itinéraires, les ruines d'une ville considérable,

formant deux agglomérations distinctes situées dans la même plaine et distantes chacune de 6 milles (11 kilomètres) mais reliées entre elles par des villages.

Cette ville était bâtie en pierre, les habitants s'abreuyaient au moyen de puits, et des bois ou des terrains susceptibles d'en avoir en devaient être voisins.

#### KOUMBI-GHANNATA.

En mars 1913, sur les indications de Cheikh Sidi El Kheïr, Cheikh Sidi Elemine et Sidati Ould Hadrami des Ahel Taleb Mokhtar, je me rendais à Ghannata, lieu se trouvant à deux jours et demi au sud-ouest de Néma, soit à 100 ou 120 kilomètres environ de cette ville; là était, d'après eux, l'emplacement de l'ancienne Ghana. Soit oubli, soit négligence naturelle à ces nomades, ils avaient omis de me faire connaître qu'à peu de distance de l'emplacement de Ghannata et dans la direction du Sud se trouvaient les importantes ruines de Koumbi.

A ce moment, je cherchais Koumbi beaucoup plus dans l'Est, c'est-à-dire vers Goumbou et, selon la légende, dans le Ouagadou ou du moins dans la région aujourd'hui désignée sous ce nom; j'étais loin de penser qu'il se trouvait à l'extrême nord du Bokhounou et si près de moi.

Ghannata ou Ghanta selon les Peuls, qui reconnaissent ce lieu comme ayant été jadis à des gens de leur race, est situé dans une plaine et devait occuper un emplacement d'une grande étendue. Encore aujourd'hui, les terrains habités autrefois sont restés sans végétation; les traces de murs en briques non cuites sont visibles; le sol est jonché de poteries et, par places, d'amoncellements de cendres.

Des puits en grand nombre alimentaient cette ville. Tout à côté, la terre encore récemment cultivée accuse sa fertilité, mais je ne relevais aucune trace de maisons en pierre : or Ghana, d'après les auteurs anciens, était construite en pierre.

Je ne m'attardais pas plus longtemps et j'avais la mauvaise chance, au lieu de prendre la route du Sud par Balé pour gagner Goumbou, où je me rendais, de suivre celle de l'Est-Sud-Est par El-Beddié, où se trouvaient, d'après la tradition, les vestiges d'une agglomération qui s'était formée après la chute de Ghana avec des habitants de cette ville.

De retour dans le cercle de Oualata en décembre 1913, je reçus la visite du Cheikh Sidi Elemine, des Ahel Taleb Mokhtar, accompagné de Mohamed Yaye, chef des Kounta El Ouafi du Hodh. Après s'être excusé de ne pas m'avoir complètement renseigné sur Koumbi, Cheikh Sidi Elemine m'offrit de m'accompagner dans une nouvelle visite à Ghannata et, cette fois, à Koumbi. Mohamed Yaye s'offrait également à me servir de guide, cette région étant comprise dans ses terrains de parcours; ils m'assuraient tous deux que mes recherches seraient fructueuses.

Je repartais donc de Oualata en mars 1914 et, à deux jours et demi au Sud-Ouest de Néma, au point de Fateïla, à côté de Ghannata, je retrouvais mes deux guides. Une longue plaine s'étendait devant nous vers le Sud; au Nord, elle était formée par les dunes de Tinagel, Fatéïla et Fany; au Nord-Est, de vastes marécages, recouverts d'eau à la saison des pluies et appelés mare de Fany; à l'Est, les dunes de Karbi et, dans le lointain, les collines de M'bouri.

Ainsi que je l'ai dit précédemment, Ghannata marque l'emplacement d'une agglomération très importante, mais aucun

ouvrage en pierre ne subsiste en admettant, ce qui semble improbable, qu'il y en ait jamais eu.

Après avoir longé une succession de puits de grande dimension, mais en partie comblés, nous poursuivîmes notre route vers le Sud. Une légère dépression se trouvait à notre gauche; elle devait, à la saison des pluies, former un marigot se déversant dans la mare de Fany. A certains endroits, la terre battue, l'absence de végétation, des débris de poteries accusaient d'anciens lieux habités; des puits nous étaient aussi signalés à droite ou à gauche de la route.

A environ 5 kilomètres de Ghannata, des amoncellements de pierres de forme circulaire attirèrent de suite notre attention. En approchant, je remarquais que ces pierres, en nombre considérable, s'étendaient sur un terrain déjà surélevé de 0 m. 80 à 1 mètre et sur un espace assez grand. Elles provenaient d'un mur formant enceinte dont les soubassements étaient encore visibles; dans la partie nord ce mur était flanqué d'une tour. Ce mur n'avait pas moins de 0 m. 60 d'épaisseur; sur les autres faces, il était impossible à première vue d'en reconnaître les dispositions. A l'intérieur de cette enceinte, on devinait, par suite de la disposition des pierres, deux ou trois habitations de dimension restreinte. Dans cette redoute, car à n'en pas douter, c'en était une destinée à défendre la route de Koumbi, aucune trace de puits, mais la dépression déjà signalée se trouvait à 200 mètres dans l'Est et certainement, dans son voisinage, il devait y en avoir un ou plusieurs. Je continuais donc ma route et, ayant été amené un peu plus à gauche, je relevais de nouveau à environ 600 ou 700 mètres les vestiges d'un village assez important au milieu duquel se trouvaient trois puits; l'un d'eux servait encore aux nomades de passage. A partir de cet endroit, le terrain se relevait sensiblement; à

droite et à gauche de notre route, de faibles élévations avec des bouquets d'arbres. Ayant appuyé vers l'Ouest pour reprendre notre direction primitive, de nouveau un terrain découvert s'étendait devant nous pendant 2 kilomètres. Arrivés à son point le plus élevé, mes guides s'arrêtèrent et me montrèrent à 3 kilomètres de là une colline se détachant de deux autres collines; de loin, elle semblait être fortifiée. C'était là la colline de Koumbi, couverte des ruines de l'ancienne ville. Toutefois, pour me convaincre qu'il y avait bien eu des villages entre Ghannata et Koumbi, ils insistèrent pour m'entraîner vers l'Ouest et me montrer différents endroits connus d'eux et sur lesquels les femmes de la fraction des Kounta El 'Ouafi avaient trouvé des perles et même des bijoux en or.

Cette reconnaissance accomplie, nous reprîmes la direction de la colline principale. Celle-ci semblait élevée d'environ 70 à 80 mètres; à mesure que nous avançons, nous distinguons les murs des maisons. Partant de la plaine, la ville s'étageait en gradins. A l'Ouest, derrière la colline de Koumbi, une autre colline s'élevait, couverte de bois. Vers le Nord-Ouest et le Sud-Ouest, d'autres collines s'élevaient également; enfin à notre gauche, au premier plan, une légère élévation.

Autour de nous, des bouquets d'arbres et, à l'Ouest, une brousse assez épaisse pour nous cacher des ruines et des redoutes que nous devons découvrir plus tard.

Contournant l'élévation de l'Est en passant au pied de la colline de Koumbi à environ 500 ou 600 mètres, il était possible de voir les maisons en ruines et des alignements de murs indiquant des rues.

Près de nous, dans la partie basse, des amoncellements de pierres, des monticules recouverts de terre, des tombeaux, des maisons effondrées. Poursuivant mon chemin dans la direc-

tion du Sud-Est, je relevais à droite et à gauche de la route d'anciens puits, des traces de villages, d'habitations en pierre, des tombes.

Puis nous côtoyâmes un monument rectangulaire en pierre élevé d'environ 2 m. 50 au-dessus du sol; de grands arbres l'entouraient, un mur circulaire en défendait l'accès. Ce monument appelé *Soubi* recouvrait la dépouille d'un saint homme nommé, dit-on, Bouhahim, compagnon de Boubakar ben Omar l'Almoravide et c'est à sa présence que l'on doit le nom de Saleh joint à celui de Koumbi (Koumbi-Saleh, le Koumbi du Saint). Enfin, à 200 mètres de là, s'étendait une mare de 250 à 300 mètres de long; de nombreux puits avaient dû exister sur son bord Est: aujourd'hui, trois puits seulement donnaient de l'eau et ils servaient d'habitation à des centaines de pigeons blancs.

Mes guides m'arrêtèrent là, puis, me faisant gravir l'élévation à l'Est, laquelle bordait la mare, ils m'engagèrent à établir là notre campement. C'était d'ailleurs la place d'un ancien village, ainsi que l'attestaient les très nombreux débris de poteries jonchant le sol. Les collines de Koumbi, tout le pays s'étendant devant nous, tranchaient d'une façon très nette avec la région que nous venions de parcourir. Bien que ce fût en fin de saison sèche, les arbres étaient encore couverts de feuilles, des pâturages presque verts indiquaient la fertilité du sol et la présence de l'eau à peu de profondeur.

La colline principale, toute enchevêtrée de pierres amoncelées, de murs en ruines, semblait quelque forteresse démolie. En bas, d'autres amoncellements semblables à des tumulus retenaient l'attention; des arbres avaient poussé dans ces ruines, s'élançaient bizarrement vers le ciel.

La mare non loin de laquelle nous campions nous séparait

des collines du Sud-Ouest et, même de ce côté, nous distinguions à 1,000 mètres environ des monticules qui nous semblaient cacher quelque chose.

Très impressionné par la description des tombeaux des rois de Ghana faite par El Bekri, j'étais attiré par tout ce qui ressemblait à un tumulus. Je commençais donc par là ma visite de Koumbi. A 1,500 mètres de notre campement, de l'autre côté de la mare, non loin de quelques arbres, des pierres provenant de constructions couvraient le sol, de larges dalles en schiste gisaient çà et là, des alignements de pierre marquaient peut-être l'emplacement d'habitations ou des murs. Un tumulus haut de 4 mètres environ, long de 10 à 12, couvert d'herbes et sur lequel trois arbres avaient poussé, couvrait certainement ou des ruines ou un tombeau.

Me réservant de commencer mes fouilles de ce côté, je poursuivais mon inspection de Koumbi. Je revenais donc vers le tombeau qui avait attiré mon attention en venant prendre mon campement et que, comme je viens de le dire, les indigènes nommaient *Soubi*.

Placé à 150 mètres de la mare, plus élevé qu'elle de 2 ou 3 mètres, de hauts gommiers l'entouraient; un mur en pierre, atteignant encore par places de 0 m. 30 à 0 m. 40, l'enserrait à 60 mètres environ. Le tombeau, haut de 2 m. 50, long de 10 mètres, large de 4 mètres, était orienté Nord-Sud dans sa longueur; diverses tombes, reconnaissables à la disposition des pierres, se trouvaient autour.

Ce tombeau était constitué par des pierres plates placées les unes sur les autres; de l'argile mêlée de gravier les scellait les unes aux autres. Tout à côté de ce tombeau s'en trouvaient d'autres, mais sans enceinte; ils étaient plus ou moins bien conservés; les uns atteignaient une hauteur relativement élevée,

d'autres étaient plus petits. Tous avaient une forme rectangulaire, quelquefois arrondie aux extrémités, mais ils étaient orientés de diverses façons; les uns avaient de 1 mètre à 1 m. 50 de haut; d'autres enfin n'étaient visibles que par des rangées de pierres. Je continuais ma visite et j'allais dans la direction de l'Ouest, c'est-à-dire vers la colline principale, couronnée de ses ruines. Entre moi et cette colline, une dépression et d'anciens puits se trouvaient là. En approchant, je relevais de nouveau des tombeaux et des amoncellements de pierre en forme de tumuli. Guidé par Cheikh Sidi Elemine et Mohamed Yaye, je gravis les premières pentes et, de suite, nous rentrions dans une large avenue, de chaque côté de laquelle étaient des maisons en pierre dont les murs dépassaient le niveau du sol tantôt de 0 m. 80, tantôt de 1 mètre à 1 m. 50. Les toitures effondrées laissaient voir l'intérieur de ces maisons et en distinguer les chambres. A notre droite, une rue montait vers le haut de la ville; des pierres l'encombraient par places; les herbes, les arbres avaient poussé çà et là, mais on voyait nettement les maisons s'aligner devant nous. Reprenant notre marche, nous arrivions à l'extrémité de l'avenue : une rue assez large partait vers l'Ouest; une construction importante était devant nous. On la devinait rectangulaire. Les murs, complètement écroulés, en obstruaient les abords; toutefois un mihrab apparaissait nettement dessiné sur sa face Est et trois larges entrées s'ouvraient au Sud sur une rue de peu de largeur faisant suite à l'avenue. En suivant cette rue, longeant des bâtiments qui semblaient avoir supporté des étages, nous débouchions sur une place ronde toute entourée de ruines. Les maisons se trouvant sur le côté Ouest de cette place semblaient hautes de plusieurs étages par suite du terrain qui s'élevait brusquement; nous remarquions trois anciens emplacements de puits et des



rues venant l'Ouest, du Sud, de l'Est. Prenant une de celles-ci, nous nous mîmes à remonter vers l'Ouest pour gagner ensuite le point le plus élevé de la colline; parfois les maisons étaient tellement bien conservées qu'il aurait fallu peu de chose pour les mettre en état d'être habitées; les pierres taillées ou choisies spécialement, placées les unes sur les autres, marquaient des alignements parfaitement réguliers; les portes, les fenêtres étaient établies suivant les règles les plus parfaites de la construction; l'épaisseur des murs variait entre 0 m. 35 et 0 m. 40.

Puis, à un croisement de rues, nous trouvions une autre place. Remontant encore vers le nord, nous arrivions au sommet de Koumbi. Là, la vue s'étendait sans obstacle vers le Nord, vers Ghannata. A l'Est la colline de M'Bouri fermait l'horizon à 25 kilomètres environ; plus près au Nord-Est, celle de Karbi se détachait; à l'Ouest une dépression nous séparait de l'autre colline. Quant à la colline de Koumbi elle-même, il nous était loisible de la détailler. Dominant la plaine de 70 à 80 mètres, complètement détachée de ses voisines de l'Est et de l'Ouest, elle s'étendait vers le Sud, mais une légère dépression semblait la séparer des collines boisées lui faisant suite.

La ville devait occuper toute cette colline et même couvrir le versant qui, en pente rapide, rejoignait la plaine. Partout, en effet, se voyaient des ruines ou des monticules semblables à des tumuli hauts de 2 mètres et plus, de forme généralement rectangulaire, recouverts de terre rapportée et d'herbes; mais, aux pierres apparaissant par place, on devinait une construction.

Reprenant notre marche dans la direction de l'Est pour achever la visite de la ville, nous descendons une rue filant dans cette direction, nous en coupons une autre allant du Sud-Est au Nord-Ouest, nous traversons la grande avenue que

nous avons prise en arrivant et, longeant le bord Est de la colline, nous nous dirigeons vers le Sud.

Nous ne sommes plus dans la ville, mais au milieu de ruines distantes chacune de 6, 8 et 10 mètres. Quelques-unes ne laissent aucun doute sur ce qu'elles furent jadis, mais d'autres, par je ne sais quel phénomène, ont l'aspect de tumuli. Des arbres poussent de droite, de gauche, par bouquets, au milieu des hautes herbes. Mais voici que nous apercevons un mur qui, partant du bord Est de la colline et filant vers l'Ouest, semble vouloir protéger les ruines environnantes et la ville. Il est large de 0 m. 90, il est fait de pierres placées les unes sur les autres, il a encore par place 0 m. 30 ou m. 40 de hauteur.

Nous le suivons. Alors, les ruines de maisons disparaissent, les tumuli les ont remplacés dans toutes les directions; les arbres sont très rapprochés, ils les entourent, ce sont des épineux de 6 à 8 mètres de haut, ils sont fort vieux. Puis le mur disparaît sans laisser aucune trace; puis nous le retrouvons 200 mètres plus loin, ayant toujours le même aspect. Les tumuli sont toujours nombreux, il y en a de fort grands, les arbres sont plus touffus, puis tout cesse et nous arrivons à la dépression de l'Ouest qui sépare la colline de Koumbi de l'autre colline. Des puits en grand nombre occupent le fond de la dépression. Maintenant, nous marchons sur des débris de poteries, plusieurs de nos hommes, qui étaient allés jusque vers les ruines des premières maisons de la ville, dont nous ne sommes pas à plus de 200 mètres par suite de la circonférence décrite, nous rapportent des débris de cuivre rouge, des perles de verre ramassés parmi ces ruines. Nous descendons jusqu'aux puits, nous proposant de regagner notre campement en contournant la colline de Koumbi. Plus de cent puits se

trouvaient là, ils étaient tous bouchés; autour de quelques-uns le sol s'était affaissé et ils servaient d'abreuvoir aux troupeaux.

La colline de Koumbi, vue d'en bas, avait bien l'aspect déjà décrit, mais nous trouvons, plus loin que le pied de la colline, des ruines d'habitations et des tombes; une végétation assez dense existait de ce côté. Nous repassons au pied de l'endroit d'où nous venions d'avoir une vue complète de Koumbi et nous distinguons vers l'Est une rue descendant en lacets vers un groupe important de maisons, puis nous passons devant l'avenue principale et, reprenant le bas de la petite dépression décrite plus haut, allant en pente douce vers la grande mare, nous rejoignons notre campement, très impressionnés par la vue vraiment inattendue des restes d'une ville aussi importante dans ce lieu perdu et ignoré des Européens jusqu'à ce jour.

Le lendemain matin, je décidais de pousser plus loin mes investigations. Après avoir de nouveau contourné la colline de Koumbi, non sans avoir relevé de nouveaux tumuli et des ruines nouvelles aussi bien au pied de la colline que sur notre droite, c'est-à-dire vers le Nord, je traversais la dépression, défoncée en maints endroits par suite de l'éboulement des nombreux puits déjà signalés, et je gravissais la colline de l'Ouest. Celle-ci, un peu moins haute que celle de Koumbi, était aussi d'accès plus facile. Des débris de poteries indiquaient l'emplacement d'anciens villages. Bientôt, nous arrivons à trois puits; des pierres couvraient le sol, elles semblaient provenir de constructions. Devant nous, à l'Ouest, est le point le plus élevé de la colline: aucune végétation ne se trouvait de ce côté. Les pierres se font plus nombreuses, les ruines des maisons apparaissent; puis des amoncellements de pierres et de terre, sortes de tumuli semblables à ceux de la colline de Koumbi. Bientôt je remarque un large mur, lequel se continuait fort

loin, puis j'en vois un autre, puis un troisième et un quatrième. A environ 150 mètres du premier mur, des pierres amoncelées indiquent que ces murs défendaient une construction centrale qu'on devinait carrée. Là était certainement le tombeau d'un grand chef. De ce point la vue, comme de Koumbi, s'étend fort loin dans la direction de Ghannata. A l'Ouest, une légère colline, boisée à son sommet, fermait l'horizon ; je m'y rendais et j'y trouvais les ruines d'une fortification en pierre à peu près semblable à celle déjà vue sur la route de Ghannata à Koumbi. Toutefois, cet ouvrage de défense avait la forme d'un arc de cercle et ne semblait pas avoir jamais été fermé. De là, la vue s'étendait à l'Ouest fort loin dans la direction de Kébiré. Je descendais et je me proposais de porter mes recherches vers ce puits, quand de nouveau, au pied de l'élévation même, je trouvais de nombreuses ruines et trois anciens puits. Après m'être rendu compte de l'importance de ce nouveau groupe, je continuais dans la direction de Kébiré, mais, de ce côté, je ne voyais que poteries cassées ou amoncellements de cendres indiquant seulement la présence de nombreux villages. Je revenais vers Koumbi, mais en appuyant au Nord ; je relevais de suite, au milieu d'arbres, de nouvelles ruines, un puits, plus loin une autre redoute présentant toujours la forme d'un arc de cercle ; des poteries cassées jonchaient le sol aux alentours. Je longeais le bas de la colline : par places, des tumuli, des tombeaux, puis une troisième redoute face à la route suivie par moi en venant de Ghannata et toujours des tombes. Un baobab attire mon attention ; non loin de là, encore des ruines de maisons d'assez grandes dimensions.

Je rentre dans un bois qui barre ma route vers le Sud et me cache la colline où j'ai trouvé le grand tombeau ; là se

trouvaient de véritables carrières de schiste; les lames détachées mesurant 3 ou 4 mètres de long. Sortant du bois, je pénètre dans une immense nécropole, tombeaux fort reconnaissables, tumuli, ruines de maisons de grandes dimensions, enceinte en pierres avec, à l'Est, le mihrab. Tout le versant Est de la colline de l'Ouest, sur 3 kilomètres du Nord au Sud et 1,500 à 200 mètres de l'Est à l'Ouest, était couvert de tombeaux. Les dernières ruines de ce groupe venaient finir près de la grande sépulture dominant la colline.

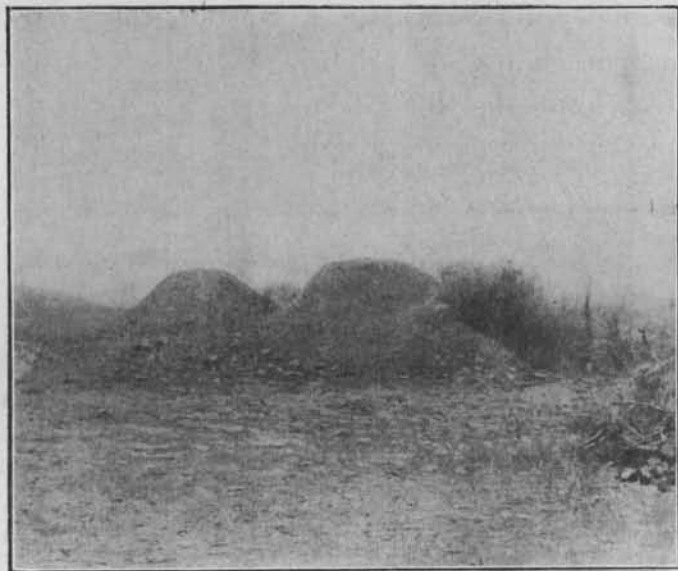
Continuant ma marche, je repassais près des trois puits et je me dirigeais vers un bois se trouvant dans le Sud-Ouest. A peine arrivé là, je trouvais une quatrième redoute toujours semblable aux précédentes; à ce moment j'étais à 6 kilomètres de la ville de Koumbi.

Abandonnant cette direction, je revenais vers le Sud-Est, vers un plateau d'aspect sombre couvert en partie par les arbres.

Ce plateau était un bloc de latérite, et des amoncellements de cendres, des scories indiquaient que le fer y avait été travaillé; puis je reprenais ma route vers le Nord pour rentrer à mon campement. A peine avais-je fait quelques centaines de mètres que je retrouvais encore une nouvelle redoute à côté d'un amoncellement de pierres couvert en partie de terre et cachant ou des maisons ou des tombeaux. Mais, changeant de direction pour pouvoir tourner la grande mare vers l'Est, je traversais plusieurs ruisseaux s'y jetant et je descendais jusqu'à celle-ci, non loin de la piste menant à *Koumbi-Dioufi*, qui était éloigné de nous d'environ 25 kilomètres.

Je venais donc d'avoir la notion très nette de ce qu'avait été cette ville, je me rendis compte bientôt que des traces de villages s'étendaient de Koumbi-Dioufi à Kébiré en englobant

Koumbi-Saleh et Ghannata, soit sur une étendue de 35 kilomètres de l'Est à l'Ouest. Étais-je en présence de Ghana? En se reportant à la description faite, on pouvait l'espérer, mais en parcourant les tombeaux et les ruines, je n'avais relevé aucune inscription pouvant me fournir une indication; des fouilles seules pouvaient peut-être me donner cette certitude.



Tumuli de Koumbi.

FOUILLES. — A 100 kilomètres environ dans le Sud se trouvait la résidence de M. l'Administrateur Calteau. Je m'adressai à lui; il me facilita de suite l'engagement de cinquante travailleurs, ainsi que celui des individus capables de les diriger et je me mettais au travail suivant l'ordre de mes premières investigations.

*Fouille n° 1.* — Aspect : tumulus terre et pierre, trois arbres ont poussé dessus, longueur 10 à 12 mètres du

Nord au Sud, 3 mètres de l'Est à l'Ouest, hauteur 4 mètres environ. Une tranchée est ouverte, elle met à jour une première chambre. Les murs ont 0 m. 60 d'épaisseur; une porte est dégagée, elle a 1 m. 20 de large, la longueur de la chambre est de 2 m. 25. Une seconde chambre fait suite; la maçonnerie est excellente, briques et chaux; à l'Ouest une entrée était aménagée. Des ossements sont trouvés, ils tombent en poussière; des poteries grossières sans aucune indication, des perles en porcelaine, des débris de verre, des ferrures de porte, des clous, des fers de hache, des débris de cuivre rouge.

*Fouille n° 2.* — Monument se trouvant à l'Ouest de Soubi et touchant son mur d'enceinte. Aspect: monument rectangulaire aux extrémités arrondies, hauteur au-dessus du sol 1 m. 10, longueur du Nord au Sud 6 mètres, largeur de l'Est à l'Ouest 4 mètres. Deux compartiments à 1 mètre de profondeur, ossements cassés. Deux bagues en cuivre, des bracelets en fer, des débris de verre, une petite poterie intacte, des perles à filer le coton, des débris de fer.

*Fouille n° 3.* — Soubi: monument rectangulaire désigné par les indigènes sous le nom de Soubi, serait la sépulture de Bouhahim, compagnon vénéré de Boubakar ben Omar l'Almoravide, lequel s'empara de Ghana en l'an 469 de l'hégire; le monument est en pierre, il dépasse actuellement le sol de 2 m. 50, il était probablement plus haut à en juger par les pierres environnantes. Il a 12 mètres de long du Nord au Sud et 6 mètres de l'Est à l'Ouest, il est entouré de tombes; un mur de pierre, haut encore de quelques centimètres, l'en-

cercle à 60 mètres environ. Je n'ai pas cru devoir ouvrir ce tombeau en raison de la vénération dont il était l'objet.

*Fouille n° 4.* — Situation : 100 mètres au Nord du précédent. Monument en pierre de forme rectangulaire, mais orienté en sa longueur de l'Est à l'Ouest. Il mesure 16 mètres, il a 14 mètres du Nord au Sud, les murs ont 0 m. 35 à 0 m. 40 de large; il est divisé en cinq compartiments; le tout est maçonné, il dépasse le sol de 1 mètre environ. A 1 m. 50 de profondeur, on trouve des ossements, des perles, du fer en très mauvais état, des débris de poteries.

*Fouille n° 5.* — Trois petits tombeaux au nord de Soubi; les premiers ont 3 mètres d'intervalle, le deuxième est à 10 mètres et, au lieu d'être orienté Nord-Sud en sa longueur, il est Est-Ouest. Les murs sont larges de 0 m. 30, ils mesurent 3 mètres en longueur sur 2 m. 25 en largeur. Un seul compartiment à 1 m. 50 du sol, on trouve des débris d'ossements, des perles, des débris de fer de toutes sortes, des débris de poteries, des perles rondes curieuses, des bracelets en fer, du verre irisé.

*Fouille n° 6.* — Tombeau en pierre de forme rectangulaire, arrondi aux extrémités, 9 mètres de l'Est à l'Ouest, 4 m. 50 du Nord au Sud dépassant de quelques centimètres le sol; à 2 m. 25 de profondeur, on trouve des débris d'ossements, du fer, des poteries, etc.

*Fouille n° 7.* — A 500 mètres au Nord de Soubi, à 800 mètres du pied de la colline de Koumbi, sept petits tombeaux en général longs de 4 mètres, larges de 2 m. 50; ils ont l'aspect

de tumuli; la terre ayant été enlevée, les murs en pierre apparaissent : ils sont orientés en leur longueur tantôt Nord-Sud, tantôt Est-Ouest.

En fouillant, on trouve du fer ayant la forme d'un gros canon de fusil, des perles, des poteries, des débris d'ossements.

*Fouille n° 8.* — A 50 mètres à l'Ouest du précédent, orienté Est-Ouest en sa longueur, un tombeau de forme rectangulaire long de 6 mètres, large de 1 m. 50, mais couvert de terre et de pierres ayant l'aspect d'un tumulus, un mur est mis à jour ainsi qu'une porte face à l'Ouest. Une seule chambre, dans laquelle on trouve des débris informes d'ossements, des morceaux de fer semblables à des canons de fusil, des bracelets en fer et en cuivre rouge, des perles, du verre.

*Fouille n° 9.* — Au pied de la colline de Koumbi un tumulus long de 9 mètres, large de 4 m. 50, est fouillé; il est orienté en sa longueur Nord-Sud. Aucune maçonnerie. A 3 mètres de profondeur, du côté du Sud, un sarcophage en pierre de schiste dont il ne reste plus qu'une grande pierre intacte, mesurant 2 mètres de long sur 0 m. 50 de large; des ossements se trouvent à l'intérieur et la tête est placée tout à fait au Sud; des bracelets en fer et en cuivre, des perles de porcelaine se trouvent là également; tout autour, des débris de poteries, des cendres en quantité et plusieurs grandes jarres (canaris) ne mesurant pas moins de 0 m. 70 de haut et contenant une matière impossible à définir; enfin des fers de lance et du fer ayant l'aspect d'un gros canon de fusil.

*Fouille n° 10.* — Un tumulus situé à une certaine distance de la colline, au nord du précédent. Par suite de l'époque de

l'année (mai), la terre extrêmement dure en cet endroit rend les fouilles difficiles.

Après beaucoup d'efforts, un mur est mis à jour, ainsi que plusieurs sarcophages contenant des ossements, mais il est impossible de continuer.

*Fouille n° 11.* — Au pied de la colline de Koumbi et du côté de l'Ouest, j'attaque une des maisons importantes qui s'y trouvent; la toiture effondrée était encore recouverte par la terre et le sable apportés par les vents. De suite, un mur en pierre est mis à jour sur sa face ouest; il mesure 9 m. 50 de long et 0 m. 30 de large; puis deux autres murs sont déblayés qui vont en s'inclinant l'un vers le Nord, l'autre vers le Sud, et qui devaient défendre l'accès des murs intérieurs. Enfin la maison est complètement dégagée; elle mesure 19 m. 50; elle comprenait deux grandes pièces séparées par une cour, puis des cours intérieures. Aucun ossement, mais des canaris, des poteries, des morceaux de clous en fer, des ferrures de porte, puis, dans la cour nord, des pierres ayant pu servir de tables, des fosses tapissées de pierre, des amoncellements de cendres et d'une poudre bleutée qui n'était autre que de l'indigo.

*Fouille n° 12.* — Je me reporte vers un tumulus placé toujours au pied de la colline, mais au Nord; il mesure 11 à 12 mètres de large, la terre est extrêmement dure; nous ne trouvons pas de murs; des sarcophages en pierre de schiste sont visibles; mais nous sommes obligés d'arrêter, nos outils étant impuissants contre la dureté du sol.

*Fouille n° 13.* — Je décide de me porter au centre de la ville et de déblayer les grandes maisons donnant sur la place

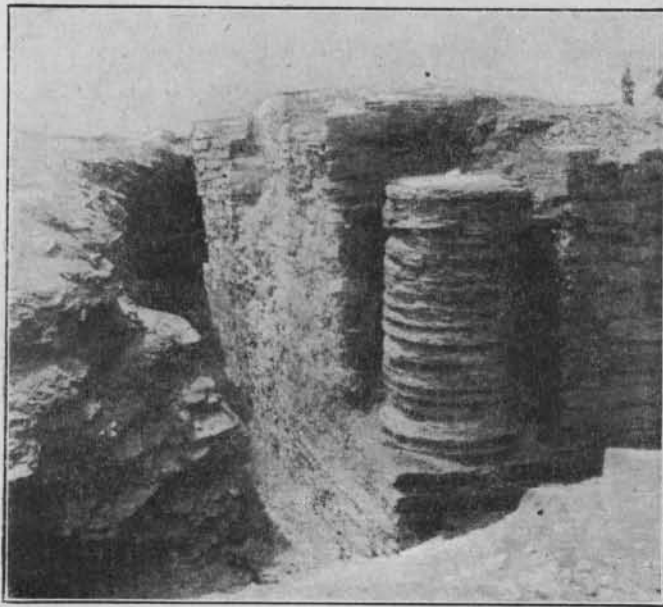
ronde à l'ouest des puits et par conséquent derrière la mosquée qui se trouvait à l'extrémité de l'avenue principale. Ces maisons me semblaient avoir supporté un étage et avaient dû être occupées par les rois du pays. Après plusieurs jours d'un travail très difficile, des constructions très compliquées étaient mises à jour; elles comprenaient cinq pièces, dont nous trouvons le fond à 4 mètres de profondeur, et qui communiquaient ou étaient liées entre elles par des corridors; la maçonnerie était parfaite, les dispositions ingénieuses; les petites portes avaient 0 m. 70 de large, les autres 1 m. 20; l'épaisseur des murs n'avait pas moins de 0 m. 30. Nous atteignîmes le mur donnant sur la place, mais la dureté de la terre ne nous permit pas de faire d'autres travaux de ce côté; dans les chambres, nous trouvâmes des bagues en cuivre rouge, des bracelets, des perles, du verre et même, chose inattendue, me semblait-il, des ossements humains.

*Fouille n° 14.* — Je me transportai de l'autre côté de la place et j'entrepris de fouiller une maison se trouvant à l'angle de la rue menant vers le Sud; malheureusement, la dureté du sol rendit très difficile le travail; les murs en parfait état furent dégagés, mais il me fut impossible d'aller plus avant: il fallait attendre l'époque des premières pluies.

*Fouille n° 15.* — Tumulus voisin du mur d'enceinte de la ville: hauteur, 3 mètres; longueur, 11 mètres; largeur, 6 mètres; une tranchée de 3 mètres de large est ouverte dans sa longueur orientée Nord-Sud, mais il faut creuser à une profondeur de 3 mètres au-dessous du niveau du sol pour arriver à rencontrer d'abord des murs en pierre larges de 0 m. 40 partant du centre du tumulus dans quatre directions diffé-

[249] MÉMOIRES PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS. 25

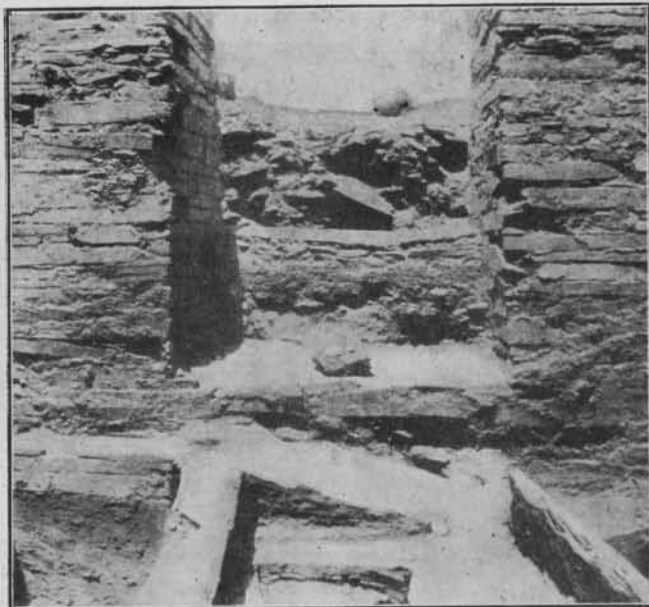
rentes; puis, des ossements, des débris de fer, des fers de lance, des flèches, des perles furent ramassés, mais je reconnais que pour bien se rendre compte de cette partie de la ville, couverte de tumuli et de ruines, il eût fallu attendre la saison des pluies et avoir non pas 50 à 60 hommes mais 150 environ et les outils nécessaires.



Le tombeau dégagé jusqu'à ses fondations.

*Fouille n° 16.* — Grand tombeau situé sur la colline ouest. Ce tombeau était placé au centre de six murs carrés, dont le premier mesurait 205 mètres environ de côté, les autres étant placés à 5 mètres, 30 mètres, 30 mètres, 17 m. 50, 10 m. 40, 7 m. 15. La largeur des murs était de 0 m. 40 pour les premiers et atteignait 0 m. 90 pour ceux très rapprochés du tombeau. On y pénétrait par trois portes s'ouvrant au Nord, à l'Ouest et au Sud. Ces portes étaient défendues, on n'y accédait

pas directement; sur le côté nord, une tour ronde était voisine de la porte. Les autres murs n'avaient de porte qu'au Sud, à l'exception du cinquième et du sixième qui avaient la même défense que le premier et dont la porte s'ouvrait aussi à l'Ouest.



Le tombeau, dégagé intérieurement, laisse voir la porte et l'escalier conduisant aux sarcophages.

Entre le quatrième et le cinquième mur, on commençait à rencontrer des tombes ordinaires; entre le cinquième et le sixième, elles étaient plus nombreuses et on relevait des vestiges de six koubas, trois au Nord, trois au Sud; entre le sixième mur et le tombeau, le sol n'était qu'une tombe; aux quatre angles, des koubas s'élevaient dont la maçonnerie était encore très visible. Chaque mur fut dégagé, ainsi que chaque porte, puis le grand tombeau fut attaqué, mais en procédant à



ce travail, nous fûmes constamment arrêtés par la découverte de sarcophages qui l'entouraient ou de sépultures plus ordinaires. Le grand tombeau mesurait 5 mètres sur 5 mètres; à chaque angle, une colonne ronde était supportée par un socle haut de 0 m. 70; les colonnes mesuraient encore 1 m. 50 de haut.

La hauteur extérieure des murs était de 1 m. 50 à 2 mètres. A l'Ouest se trouvait une porte de 1 m. 25 de large; elle fut dégagée; un escalier en briques cuites et cimentées permettait de descendre dans l'intérieur. Les murs, en pierre de schiste, avaient 0 m. 90 de large; les colonnes étaient en schiste découpé; les murs avaient dû être recouverts d'un enduit d'argile portant des dessins rouges dont, par place, ils étaient encore recouverts. En face de la porte, une fenêtre s'ouvrait à une hauteur de 3 mètres au-dessus du fond du tombeau. Quant aux murs, ils mesuraient encore 4 mètres toujours pris du fond du tombeau.

Trois sarcophages occupaient l'édifice; ils étaient constitués par des lames de schiste de 3 mètres de long sur 1 mètre de large; entre eux, le sol était couvert d'une maçonnerie cimentée.

*Sarcophage n° 1.* — En l'ouvrant, une odeur aromatique se dégage; un crâne est placé du côté de l'Ouest; il est contre la paroi, le bras est séparé du corps, les os épars sur un lit de poussière; le sarcophage a certainement été fouillé.

*Sarcophage n° 2.* — Mêmes dispositions: crâne à l'Ouest (celui-ci énorme), les os également indiquent un individu de grande taille, aucun bijou, aucune inscription. Les os sont en

assez bon état; nous trouvons des débris de fer mélangés à une poussière indéfinissable.

*Sarcophage n° 3.* — Ce sarcophage avait été défoncé probablement par la chute de la toiture et il était rempli de pierres et de terres. La tête, toujours placée à l'Ouest, était très forte



Fouille n° 17. — Près du grand tombeau,  
habitations fortifiées ayant dû servir de logement aux personnes  
chargées de la garde des sépultures.

et en mauvais état; les os étaient en désordre. Je trouvais des bracelets de fer et plus de cent grands clous à tête plate. Aucune indication, aucune inscription pouvant servir à l'identification de ce tombeau. Avait-il été fouillé à la chute de la ville ou après sa destruction? Cela semblait évident. Très déçu je portais mes recherches sur des ruines dont l'importance avait attiré mon attention.

*Fouille n° 17.* — Celles-ci étaient de forme plus bizarre et un grand terrain entouré de murs y attenait.

Après quelques jours de travail, une construction apparaissait; il n'y avait là aucune espèce de tombeau et dans la cour se trouvait une mosquée.

Les habitations étaient protégées par des murs extérieurs de 0 m. 40 à 0 m. 45 de large. Dans une chambre toute dallée de pierres de schiste je trouvais sous celles-ci de grandes jarres en terre de 0 m. 80 de haut, puis, dans les décombres retirés des chambres, des ferrures de porte, des clous de grande taille, des bois en décomposition. Mais, là comme ailleurs, aucune inscription, absolument rien pouvant aider mes recherches.

*Fouille n° 18.* — Un tombeau entouré d'un mur ayant encore plus de 1 mètre de haut, face à l'Est; entre ce tombeau et le mur, un mirhab; autour du tombeau, des tombes ordinaires orientées de différentes façons, les unes la tête à l'Ouest, les autres au Sud. Dans l'intérieur du tombeau, nous trouvons des sarcophages de petites dimensions et complètement brisés. Les ossements épars étaient dans le plus mauvais état; des bracelets de fer et de cuivre, du fer provenant de la construction.

*Fouille n° 19.* — Le tombeau se présente de façon identique, il ne donne pas plus de résultats.

*Fouille n° 20.* — J'avais remarqué de ce côté les ruines de maisons de grande apparence. Je m'y transportais, mais le travail entrepris ne met à jour que les fondations d'une maison de dimensions spacieuses, avec cour intérieure, et des débris de toutes sortes. Il semble donc que les grands tombeaux, les maisons importantes aient été fouillés. Je décidais avant de

cesser mes recherches de voir deux ou trois tombeaux de moindre importance et semblables à ceux dont je m'étais occupé au commencement de mes recherches.

*Fouille n° 21.* — Un tombeau composé d'une chambre longue de 6 mètres, large de 2 mètres; les murs ont 0 m. 25 de large. A encore 1 m. 25 de profondeur, nous trouvons des débris d'ossements, des bagues, des bracelets en cuivre, des pots en terre d'une forme assez curieuse.

*Fouille n° 22.* — Sur le côté Est de la colline, mais fort endommagé par l'action des pluies et du vent, un tumulus est ouvert; nous y recueillons des canaris en grand nombre encore entiers, ainsi que des bracelets en cuivre, des bagues, des coquillages de parures, des perles de verre et de porcelaine.

Contrairement à mes espérances, ces fouilles ne m'avaient rien appris et elles ne me permettaient pas d'affirmer que Koumbi était la capitale de l'empire de Ghana. Par contre, elles nous révélaient chez les gens qui avaient bâti la ville une science parfaite de la construction, la connaissance du ciment et des briques cuites au four, ainsi que la taille des pierres. Le verre aussi était connu et employé; il devait même être très répandu, vu les nombreux morceaux trouvés dans les ruines des maisons de la ville. La poterie vernissée était aussi employée, alors qu'elle est ignorée de nos jours dans ces régions. Les bracelets étaient fort gracieux; des bagues de forme spéciale et un bijou remarquable en forme de cœur ont été mis à jour. Enfin les morceaux de fer en forme de canons de fusil, trouvés avec des fers de flèche, de hache ou de lance, devaient retenir notre attention.

Mais aucune inscription sur les grands tombeaux et les pierres tombales ou dans les tumuli ne venait nous renseigner. Les tumuli du sud de la ville semblaient pourtant bien répondre à la description faite et auraient pu être la sépulture des premiers rois de Ghana.

#### SETTAH.

J'entrepris donc d'y faire des recherches. Ainsi que je l'ai dit au début de cette notice, Settah, par sa disposition et ses ruines, répondait également à la description de Ghana faite par Bekri.

Toutefois, la distance entre les deux groupes de la ville était loin de concorder exactement, comme à Koumbi, avec celle indiquée par Bekri, 3 ou 4 kilomètres à peine les séparaient. Il aurait fallu que les deux agglomérations ne se trouvassent pas exactement dans la même plaine; dans ce cas, on aurait eu dans le voisinage, à Louabrar, un centre correspondant à Ghannata par rapport à Koumbi. Il existe bien aussi aux environs de Settah un lieu-dit Ghannata, mais il en est éloigné d'une journée et j'ai cherché en vain, là ou dans les alentours, les traces d'une ville ou d'un village important. Bekri, au sujet de Ghana, donne différents itinéraires passant par des points connus encore de nos jours. La position de Settah semble-t-elle mieux concorder que celle de Koumbi avec ces itinéraires? Cela ne paraît pas certain. Settah et Koumbi sont à moins de 100 kilomètres l'un de l'autre et Bekri donne ses itinéraires par journées de marche, par conséquent d'une façon fort peu précise; les distances semblent pouvoir s'appliquer à l'un ou à l'autre de ces points indifféremment, en ce qui concerne les routes qu'il indique comme conduisant de Ghana à Silla, Aou-

daghost, Gadiara, Taga, Ras-El-Ma, etc. Bekri dit qu'à Ghana il y a beaucoup d'arbres qui se nomment El Irak : ils sont fort nombreux à Settah. Par contre, il parle aussi de baobabs ; or les baobabs manquent à Settah, mais existent à Koumbi.

Dans un tarikh de Oualata écrit il y a 200 ans environ, on dit que Ghana était à un jour à l'Ouest de Néma ; cette distance concorderait pour Settah beaucoup plus exactement que pour Koumbi.

L'aspect qu'offre Settah est celui d'une longue et large plaine mesurant 6 à 7 kilomètres en longueur et 5 à 6 kilomètres en largeur. Les collines l'enserrent de partout, sauf à l'Est où, par une dépression, les eaux venant de la direction de Timbedra s'échappent non sans avoir formé près du groupe le plus important des maisons, au sud de cette ville, une vaste mare mise encore de nos jours en culture après la saison pluvieuse.

Guidé par Cheikh Sidi Elemine, accompagné de Cheikh Sidi El Khrir et de Siditi ould abba ould Mohamed Fadel, dont c'était ici le terrain préféré de nomadisation, sur lequel les serviteurs des personnages que je viens de nommer continuaient de faire des cultures, je procédais à une nouvelle visite de Settah.

Cheikh Sidi Elemine avait là quelques maisons, situées près de la mare dont je viens de parler ; partant de ce point, nous prenons la direction du Sud pour visiter la ville. A quelques centaines de mètres de là, nous nous trouvons en présence de quelques ruines de maisons. Ces maisons étaient bâties en pierre, mais nous ne pouvions en relever les dispositions qu'en suivant les traces des murs, visibles seulement au ras du sol, et les nombreux débris de poteries.

Ce groupe de ruines s'étendait sur 1 kilomètre en longueur et sur 400 à 500 mètres en largeur.

Plusieurs grandes habitations étaient placées sur le point le plus élevé, lequel dominait la mare de 8 à 10 mètres; une mosquée, reconnaissable à un mihrab, touchait ces maisons; de forme rectangulaire, elles avaient l'aspect des maisons de Koumbi. Quelques-unes semblaient surélevées, d'autres recouvertes par la terre et le sable avaient l'aspect de tumuli. Je me portai vers l'Est, à 800 mètres environ, où je trouvai un mur recouvert en grande partie par le sable; il avait 0 m. 90 de large et sa direction indiquait qu'il devait se continuer jusqu'à la colline du Sud. Le sable gagnait de ce côté et couvrait déjà complètement cette partie de la ville. Dès que nous eûmes quitté ces ruines, nous dirigeant vers l'Ouest, nous marchions sur des débris de poteries; les bouquets de *Tijop* sont nombreux et, entre eux, des traces d'habitations indigènes sont visibles.

Nous traversons la mare complètement à sec et la présence de quelques puits au pied de l'élévation où se trouvaient les principales ruines nous est signalée. De l'autre côté, nous retrouvons les traces d'un grand village s'étendant le long de la mare et, vers l'Ouest, nous relevons trois puits. Montant vers le Nord, nous passons sur le bord sud-est de la dépression et, en face des cases de Cheikh Sidi Elemine, un peu plus haut, nous apercevons de nouvelles traces de village et des puits; enfin nous retrouvons des ruines de maisons en pierre. De ce point jusqu'au bas de la colline, nous en voyons par places. Celles-ci sont ou carrées ou rectangulaires; nous trouvons également des tombeaux absolument semblables à ceux de la colline de Koumbi et larges de 8 à 10 mètres, généralement orientés dans leur longueur du Nord au Sud. Les uns ont un mur de protection, les autres la forme de *koûba*.

L'épaisseur des murs varie de 0 m. 40 à 0 m. 70. Nous relevons également deux mosquées et un grand tombeau à trois compartiments, qui a 9 mètres de long. Mes guides me font alors remarquer des tombes composées de deux cercles de pierre juxtaposés et de 10 mètres de diamètre. Ces tombes, me disent-ils, sont les tombes des anciens Peuls.



Oualata. — Principale mosquée de Oualata.

Puis, pour me convaincre, ils me montrèrent sur des pierres placées au milieu de ces tombeaux une sorte de H placé tantôt debout, tantôt couché, et qui était, paraît-il, la marque des gens de cette race. Les morts étaient déposés dans ces fosses debout ou accroupis. Je me souvins alors, et je tiens à le noter ici même, que dans mes fouilles à Tendirma (Niger), dans l'ancienne colonie juive des Beni Israël, j'avais retrouvé les mêmes tombeaux et les mêmes dispositions de sépultures.

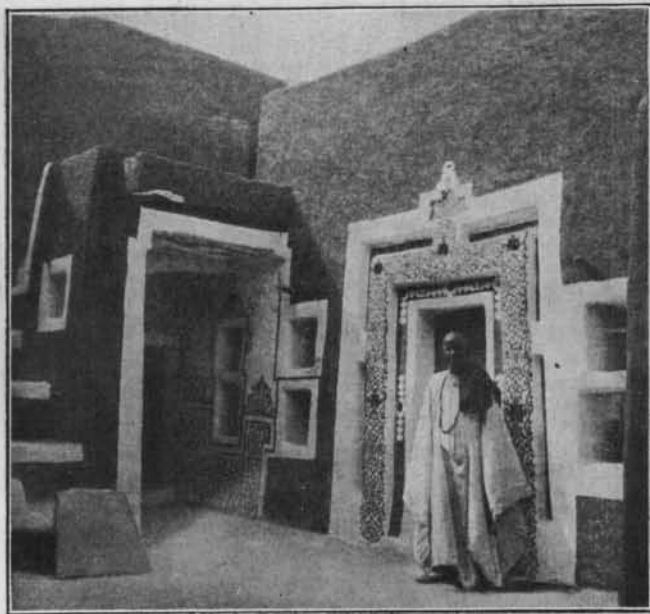
Franchissant de nouveau la dépression, je gravis la colline nord, appelée colline de Settah. De là, j'avais une vue complète sur la plaine; je distinguais ses différents groupes d'habitations et la tache sombre des bois d'*El Yrak* ou *tijop*. Tout au loin, des espaces privés de toute végétation, à la terre battue par des centaines d'années d'occupation, marquaient les anciens villages indigènes.

Je redescends la colline de Settah et j'oblique un peu à l'Est, pour regagner les habitations de Cheikh Sidi Elemine. De nouveau, des emplacements couverts de pierre provenant de constructions me sont signalés. Ils sont carrés et rectangulaires et d'assez grandes dimensions; puis un mur de 0 m. 80 de large est devant nous; nous le suivons. Il cesse bientôt : là devait être une porte; trois ou quatre maisons sont à l'Est de ce mur; à 4 ou 5 mètres plus loin nous le retrouvons et il nous mène à un autre groupe important de maisons, toujours de même forme et de différentes dimensions. Le mur cesse encore, et je crois qu'il faut se reporter plus loin, là où nous l'avons vu au début de nos recherches dans le Sud, pour le retrouver.

Nous revenons vers les ruines, nous les traversons, une légère dépression nous sépare du groupe des maisons de Cheikh Sidi Elemine, nous la descendons, nous traversons cette dépression et nous passons près d'un endroit couvert de tombes, se présentant sous la forme de maisons funéraires, rondes ou oblongues, ou de simples stèles fichées en terre.

Enfin nous revenons à notre point de départ, non sans avoir reconnu encore d'anciens villages indigènes à des amoncellements de cendres. A moins de 200 mètres des cases de Cheikh Sidi Elemine, ce sont des tombes très anciennes et même des tombes peules avec l'H caractéristique. Les grands tombeaux

de Settah, comme ceux de Koumbi, ont été ouverts et pillés, du moins l'avons-nous constaté pour ceux que nous avons fouillés nous-mêmes : ils ne contenaient plus que des choses sans valeur, et les ossements étaient déplacés, jetés de différents côtés. Les ossements des tombes de Settah étaient beaucoup moins bien conservés que ceux de Koumbi; au moindre contact, ils tombaient en poussière. Les ruines de Settah



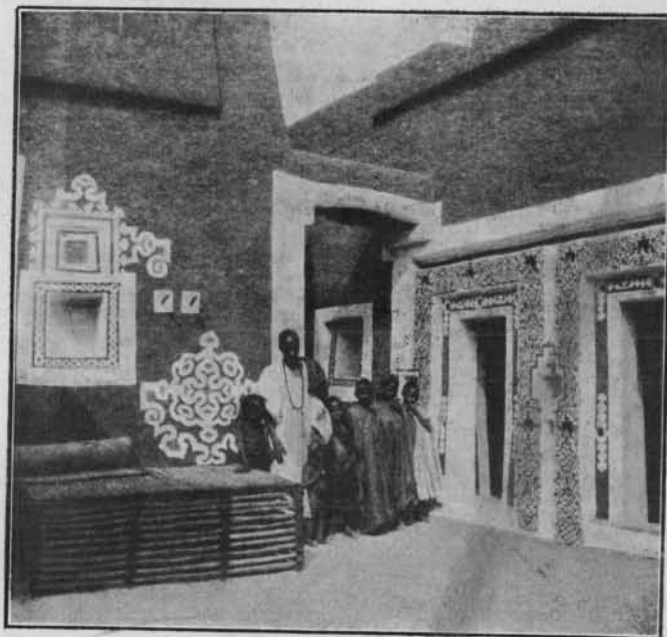
Décoration intérieure des maisons de Oualata.

étaient également en très mauvais état. Les murs n'existaient plus. Quant à la disposition, les tombes, à Settah comme à Koumbi, étaient orientées de différentes façons, et les têtes le plus souvent se trouvaient à l'Ouest ou au Sud.

Mohamed Fadel, le fondateur de la Secte des Fadélia, affectionnait particulièrement Settah et en avait fait un centre agricole pour ses disciples : Cheikh Sidi El Khrir, son frère Cheikh

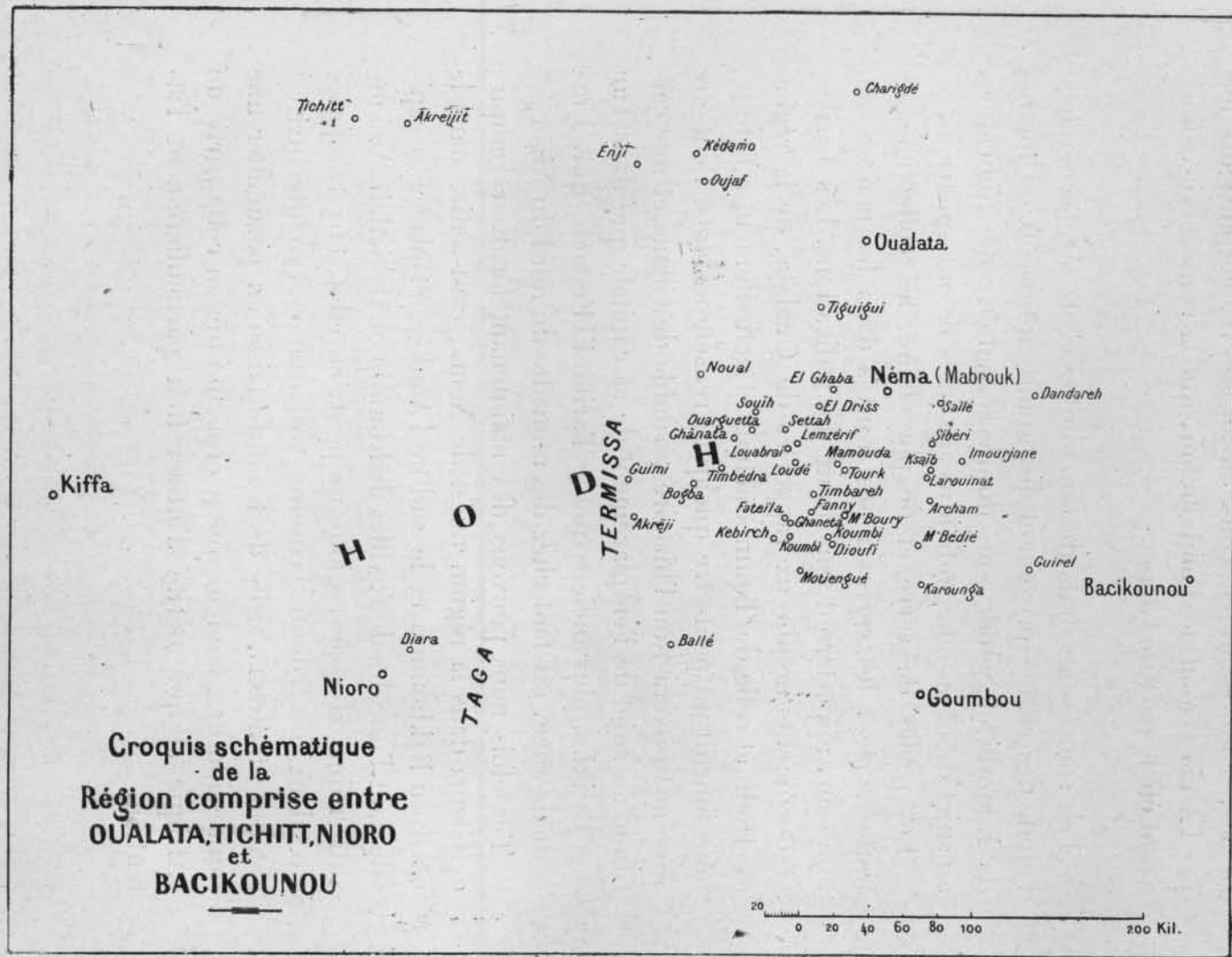
Sidi Elemine, mes guides et mes compagnons étaient nés à Settah et avaient également beaucoup de goût pour ce lieu; volontiers ils en auraient fait l'emplacement de Ghana, mais ils n'avaient jamais rien pu trouver de probant à ce sujet, aucune inscription, aucun écrit.

Compagnons et guides de Coppolani en pays maure et jusqu'à Araouan, ils avaient discuté maintes fois avec lui au



Décoration intérieure des maisons de Oualata.

sujet de cette ville. Coppolani, qui n'avait pu dépasser Touk mais avait entendu parler des ruines de Mabrouk qui entourent Néma, était tenté d'identifier cette ville avec Ghana, mais cette hypothèse ne pouvait se soutenir; ses guides l'avaient toujours combattue et la tradition, comme les écrits anciens, était contraire à cette théorie. Dans un Tarikh appartenant au Chérif Baba Hassan, actuellement Cadi de Néma, cette région de



Croquis schématique  
de la  
Région comprise entre  
OUALATA, TICHITT, NIORO  
et  
BACIKOUNOU

Settah, Tounemoul et Touk aurait été visitée plusieurs fois par l'Askia Daoud de Tombouctou, qui la considérait comme ayant été le pays de Ghana.

Tels sont les résultats de nos fouilles et de nos recherches; l'étude des crânes provenant des grands tombeaux ou tombes de Koumbi et Settah nous donnera peut-être des indications au sujet de la race des individus auxquels ils ont appartenu.

Les perles de verre et de porcelaine, les collections de toutes sortes, les verres irisés trouvés dans les maisons ou tombeaux apporteront sans doute des indications. Les Tarikhs et documents nombreux rapportés de Oualata, de la région du Hodh et celle de Toumbouctou, et actuellement à l'étude, nous fourniront peut-être quelques renseignements. Peut-être aussi ne trouvera-t-on l'histoire véritable de Ghana et une certitude au sujet de l'emplacement de sa capitale que dans l'un des Tarikhs, plus anciens que le Tarikh El Fettach, qui, à ma connaissance, existent chez des nomades du nord du Niger.

Toutefois nous pouvons dès maintenant localiser l'empire de Ghana dans la région ouest de Néma, c'est-à-dire dans le nord du Bakhounou et le sud de l'Aouker, et placer sa capitale dans l'une des deux villes de Koumbi ou de Settah. Aucune autre ruine dans ces régions ne peut, en effet, être comparée aux deux précédentes comme importance, architecture et étendue; toutefois, celle de Koumbi laisse en particulier une impression de grandeur que je crois unique en cette partie de l'Afrique et qui mérite d'attirer tout particulièrement l'attention.

# RECHERCHES

SUR

## L'EMPLACEMENT DE TEKROUR.

---

M. le colonel Gaden, le savant historien des Peuls, des tribus du Sénégal et du Soudan, voulut bien me diriger dans mes recherches au sujet de l'emplacement de la ville de Tekrour, première capitale musulmane de ces régions, dont le nom revient sans cesse dans les vieilles chroniques locales et est maintes fois cité par les auteurs arabes anciens.

M. le colonel Gaden m'avait engagé à faire porter mes investigations vers le Lao sénégalais et en particulier vers Soubalou-Boumba, village situé à l'extrémité Est de l'Ile à Morfil, sur un bras du Sénégal appelé rivière de Doué. Là se trouvait, d'après les indigènes, un tumulus, objet de la vénération de tous et qui recouvrait, d'après la légende, la sépulture d'Abou-Dardäi, soi-disant compagnon du prophète et premier propagateur de la loi musulmane en ces régions. Il était donc possible de penser que, puisque la tradition voulait que là fût le tombeau de ce personnage, Tekrour, berceau de l'Islam sénégalais, ne devait pas en être très éloigné.

De plus, le fait que le Lao est un pays extrêmement riche par ses cultures faites au moyen des irrigations naturelles du Sénégal et ses voies de communication nombreuses rendait probable la présence d'une grande capitale dans cette province.

Il m'avait aussi conseillé de voir près de Horéfondé (cercle de Diourbivol) un lieu dit Tata-Kodyoli et sur lequel couraient également quelques légendes.

#### SOUBALOU-BOUMBA.

En décembre 1916, je me rendais à Boumba, chef-lieu du Lao, où le chef de canton Ahmadou-Samba, descendant des anciens almami de ce pays, mit à ma disposition des guides et des travailleurs, puis j'allais m'installer à Soubalou-Boumba, qui en est d'ailleurs fort rapproché, et je commençais mes recherches.

A une centaine de mètres des dernières cases du village de Soubalou-Boumba et situé à l'Est, un grand tumulus se détache très nettement dans la plaine, bien qu'il soit envahi par les arbres dans sa partie sud-est. Ce tumulus était celui d'Abou-Dardaï.

Il mesure 60 mètres en longueur à sa base et 30 mètres seulement au sommet; il est orienté est-ouest en sa longueur; en largeur il a 30 mètres à sa base; il est haut de 3 mètres environ. Il est couvert de débris de poteries. Trois gros gommiers, extrêmement vieux, le dominent. Des tombes de forme oblongue, constituées par des amoncellements de pierres plates et mesurant 2 mètres en longueur sur 1 mètre en largeur, le tout recouvert d'épines, se trouvent là également. Ces tombes sont celles des anciens habitants de Soubalou-Boumba qui avaient jadis la coutume de se faire enterrer en cet endroit vénéré!

A l'Est du tumulus et le touchant est une petite mare, appelée Satalla en souvenir de l'aiguière à ablutions sur laquelle le saint personnage tapait pour appeler les croyants à la prière.

Enfin à 200 mètres environ, toujours dans la direction de l'Est, est une dépression connue sous le nom de Tokoror et, plus loin, on trouve des ruines, des poteries cassées, sur une rue battue dépourvue de toute végétation.

Très intéressé par cette découverte, je revenais vers le tumulus dit d'Abou-Dardaï lorsque, en route, mes guides me signalèrent un autre tumulus voisin de celui-ci. En effet, à 60 mètres environ, un tumulus, réduit probablement dans de grandes proportions par suite de l'action des pluies, se montrait près d'affleurements ferrugineux. Il mesurait à peine 2 mètres en hauteur et avait 15 mètres en sa longueur est-ouest et 20 à 22 mètres en largeur. Par suite des pluies, les squelettes des gens enterrés en cette place apparaissaient à découvert et, par l'action des vents, les os étaient comme sciés à fleur de terre. Des poteries couvraient le sol. Rejoignant le premier tumulus, je me mis en mesure de procéder à des fouilles; mais auparavant j'avais soin d'expliquer mes intentions à mes guides, à mes travailleurs et aux gens des villages voisins venus pour me voir et je les assurai que, si nous trouvions dans le tumulus la dépouille vénérée, elle serait respectée comme il convenait. Après m'être rendu compte de l'état du premier tumulus, je décidais de le fouiller en cinq endroits différents; mais, avant, je fis retirer la première couche de terre, ce qui, j'espérais, pouvait nous donner une indication. Ce travail ne m'ayant rien révélé, de larges fosses furent commencées. Au bout de trois jours, nous étions à 4 mètres du sol, nous n'avions trouvé que des ossements tombant en poussière au premier contact, des poteries brisées, du bois en décomposition, des cendres, en un mot rien qui pût nous encourager à poursuivre ce travail. J'arrêtais donc ces recherches, jugeant inutile de les continuer, et je me proposais

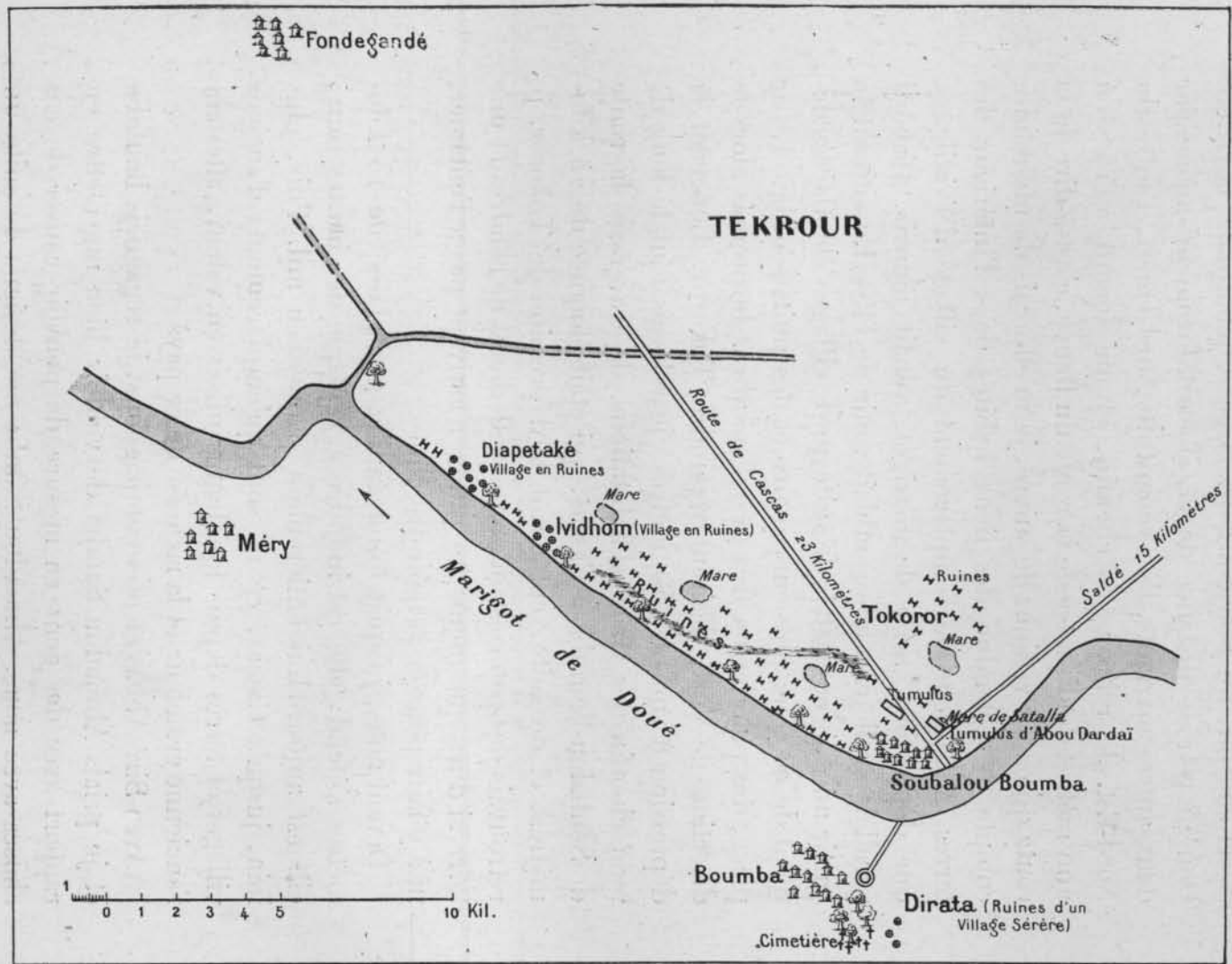
de reconnaître les environs de Soubalou-Boumba et de faire une enquête auprès des gens les plus savants du Lao, conservateurs des traditions et de l'histoire.

En cela je fus servi par les événements, car, au moment où je me disposais à entreprendre cette deuxième partie de ma mission, je fus rejoint à Boumba par le Satigui Siré-Abbas, l'auteur de nombreuses chroniques sur le Foûta, l'homme dont la science historique fait loi en ces régions et qui avait déjà rendu de nombreux services à M. le colonel Gaden. En sa compagnie, suivi du chef du canton et de quelques notables, je quittais Soubalou-Boumba un matin; je décidais de suivre le bord de la rivière Doué, jusqu'à son coude sud, puis de reprendre l'intérieur du pays pour revenir par Tokoror et les Tumuli.

A une distance de 80 à 100 mètres des dernières maisons de Soubalou-Boumba, la piste que nous suivions débouche sur l'emplacement d'un ancien lieu habité (poteries cassées en très grand nombre, amoncellements de cendres, terre battue, dépourvue de toute végétation, arbres séculaires). Pendant 4 kilomètres, à droite et à gauche de notre route, le terrain se présenta ainsi.

Quel était ce village, cette ville, pouvait-on dire déjà? Personne de mes compagnons ne le savait. A 3 kilom. 500 environ de Soubalou-Boumba se trouvait bien jadis un village de culture appartenant à des Peuls, qui s'appelait Yvidihom; à 1 kilomètre plus loin, un autre, jadis aussi à des Peuls, se nommait Diapétaké : nous en voyions les vestiges; mais le nom de celui dans lequel nous marchions depuis 4 kilomètres était ignoré de tous, et jamais personne n'avait songé à s'en préoccuper.

Je continuais jusqu'au coude de la rivière; de là, je voyais au Sud le village de Méry et au Nord celui de Fondégandé.



A cet endroit, un marigot assez large se jetait dans la rivière Doué; à peu de distance de là, il était formé lui-même par deux autres marigots, l'un venant du Nord-Ouest, l'autre du Nord-Est. Je rebroussais chemin, et me tenant à 150 ou 200 mètres de distance de la route du fleuve, c'est-à-dire de la route que nous venions de suivre, je m'efforçais de me rendre compte de l'étendue des lieux habités dans l'intérieur des terres. A hauteur de l'emplacement du village d'Yvidihom, une dépression, sorte de marigot, venait mourir. D'abord parallèle au fleuve, elle semblait venir de l'Est. En suivant la partie nord, je constatais de suite que le village s'étendait également de ce côté; plusieurs mares et des puits sont là, et, par place, des poteries en très grand nombre. Je prenais alors la direction de l'Est, désirant rejoindre Tokoror. Longeant la dépression à 100 ou 150 mètres, je relevais tout le long de mon chemin des traces d'habitations. Je traversais la route de Soubalou-Boumba à Cascas, qui était éloignée de 23 kilomètres, et de suite, entourant la dépression de Tokoror, je retrouvais des poteries, des amoncellements de cendres et une terre si dure que même les pluies n'arrivent pas à l'entamer, ni à y faire pousser la moindre chose.

Devant nous, jusqu'à Fondégandé, une plaine de 10 kilomètres s'étend; elle est inondée à l'époque des hautes eaux; elle est aujourd'hui entièrement plantée en mil. Puis, plus loin, jusqu'à Cascas, ce ne sont qu'emplacements d'anciens villages et terres depuis longtemps mises en valeur, attestant l'ancienne grandeur et la richesse de ce pays.

Avec Siré Abbas et mes compagnons, je regagnais Boumba et je priais Ahmadou Samba de vouloir bien me mettre en rapport avec des gens en mesure de pouvoir causer de ces choses avec nous. Ahmadou Samba me désigna de suite un

vieillard d'origine Torodo, qui, pendant de très longues années, fut cadî du Lao; âgé aujourd'hui de 88 ans au dire de mes compagnons, Elimane Sada, c'est son nom, a perdu l'usage de ses jambes, mais a conservé une parfaite lucidité d'esprit. Nous nous rendons chez lui et, après les salutations d'usage, interrogé par Sîrré Abbas lui-même, il nous dit ceci : « De tout temps, on a entendu dire qu'entre Soubalou-Boumba et Fondégandé, il y avait jadis une grande ville. Les gens qui y habitaient faisaient boire leurs animaux au fleuve, mais ils les rassemblaient en un point voisin. Il y avait tellement d'animaux que la place occupée par ceux-ci se creusa petit à petit et, dans la suite, on lui donna le nom de *Tokoror*, en souvenir de cette ville qui était habitée par des *Toukarir*. Quant au tombeau d'Abou-Dardāï, on a entendu dire qu'il était par là, mais personne ne sait où. Jadis on venait de partout, jusque du Foûta Diallou, pour le voir. Jadis aussi, d'après ce qu'on nous a dit, il y avait d'autres tombeaux. »

Je lui fis alors demander s'il n'avait pas un *Tarikh* relatant ces faits : « Si, me dit-il, j'en avais un, mais il a été brûlé avec mes cases il y a bien longtemps et je n'en connais pas d'autre dans le pays ».

Je remerciais Elimane Sada et, avec mes compagnons, je rentrais à mon campement.

Poursuivant mon enquête, je fis alors demander d'autres personnes. Ahmed Koro, notable de Boumba et homme savant, me fut présenté.

Il me redit la signification du mot *Tokoror* et ajouta qu'il y a des centaines d'années les Sérères habitaient l'ancienne ville de Dirata, voisine de Boumba; les Ouolofs aussi furent jadis au Lao et les Lebou étaient près de Cascas, en un lieu encore

aujourd'hui désigné sous leur nom. Quant aux Peuls, de tout temps, ils furent dans ces régions.

J'interrogeais encore le nommé Paté Diarra, marabout influent de Boumba, au sujet du tumulus d'Abou Dardaï et au sujet de Tokoror : il me répéta ce qui m'avait déjà été dit. Je terminais là mon enquête.

#### TATA KODYOLI.

Je me rendis ensuite à Diourbivol, chef-lieu du cercle de ce nom; de là, grâce à M. Richard, administrateur, qui avait bien voulu m'accompagner, j'allais à Horéfondé, grand village de Toucouleurs, assez proche, me disait-on de Tata Kodyoli. A Horéfondé, les hommes les plus capables de me renseigner se trouvaient réunis, et à leur tête Sirré Abbas lui-même, dont le village était proche.

Il fut répondu à mes questions qu'en effet la tradition disait qu'un village avait existé en cet endroit et qu'il avait été détruit par Koli-Tenguella.

Je demandai à me rendre à Tata Kodyoli. Après deux heures de marche, nous arrivons près d'une mare; un puits comblé se trouvait là : c'était Tata Kodyoli. Je poussai mes investigations de différents côtés, mais, au puits comme plus loin, mes recherches furent infructueuses; aucune trace, aucun débris de poteries ne pouvait indiquer que ce lieu fut jadis habité; de nombreux Kinkélibo, seuls, pouvaient à la rigueur être une indication.



## NOTE DE M. DELAFOSSE.

Le nom de Tekrour ou Tokoror, dont dérive celui donné aux Toucouleurs actuels, s'appliquait primitivement à une ville du bas Sénégal et à l'état ou la province dont elle était la capitale. Par la suite, les Arabes étendirent cette appellation à l'ensemble du Soudan occidental et, aujourd'hui, le terme de *Tekrouri* (pluriel *Tekârir* ou *Toukârir*), par lequel les Maures désignent plus spécialement les Toucouleurs du Fouta sénégalais, est employé couramment dans l'Afrique du Nord pour désigner tout individu de race noire originaire des régions situées au Sud du Sahara; dans le Sud-Algérien, on entend appeler *tekrouria* l'une quelconque des langues soudanaises encore en usage parmi les nègres anciennement amenés du Soudan comme esclaves. Dans une lettre du 15 avril 1917, M. René Basset, doyen de la Faculté des lettres d'Alger, me signalait qu'en recherchant dans le *Kitâb et-ta'rif* d'Ibn-El-Omari des renseignements sur l'Abyssinie musulmane, il avait trouvé le protocole des lettres officielles que la Chancellerie égyptienne des Sultans mamelouks écrivait vers 1340 au « sultan du Tekrour, seigneur de Mali », ainsi qu'au Sultan du Bornou et du Kanem, ce qui prouve qu'en Égypte, à cette époque, le Tekrour était identifié avec le Mali ou Manding. Mais il n'en est pas moins certain, si l'on se reporte tant aux premiers géographes arabes ayant traité du Soudan qu'aux traditions locales, que la ville de Tekrour se trouvait près des rives du bas Sénégal, dans le pays aujourd'hui connu sous le nom de Fouta sénégalais.